

M. André Armandy, fait d'ailleurs exceptionnel pour la région, débarque à Djibouti par une pluie battante. Il parle des habitations plutôt bizarres des Somalis, qui ne sont que des cases de boue, et de la population française composée surtout de fonctionnaires. Le voyageur gagne Addis-Abeba par un chemin de fer sur lequel il donne de biens curieux détails. En passant il dit plutôt du mal de la population éthiopienne qui domine le pays et du gouvernement qui exigea la forte somme pour laisser terminer par un pont métallique la voie que construisait un de nos ingénieurs.

Des indications amusantes sont données par le récit sur la police locale qui se promène « en bannière », le fusil retourné, tandis que les hyènes et milans se trouvent chargés du nettoyage de la voirie. Des détails pittoresques sont également donnés sur la population indigène et ses tracasseries journalières, ainsi que sur la manière dont on protège la virginité des petites Abyssines; sur la ville même d'Addis-Abeba et sa population, ainsi que le lamentable aspect de la bicoque où se trouve logée la légation de France; sur les sources du Nil bleu, en même temps que sur la cuisine indigène; sur la femme abyssine et son accoutrement pittoresque, ainsi que la coutume de porter une sorte de persil dans les narines pour éviter les migraines.

Bien des détails sont donnés encore sur les mœurs du pays, sa population, ses rapports souvent bizarres avec les visiteurs européens. Le livre, en somme, est curieux, et nous y renvoyons volontiers le lecteur qui ne pourra que s'y intéresser.

CHARLES MERKI.

LES REVUES

Commerce : M. Paul Valéry : la musique et la poésie; Charles Lamoureux; Mallarmé; les jeunes poètes de naguère. — *La Revue de France* : quelques propos du peintre Degas. — *La Rose+Croix* : action des phases lunaires sur les microbes et des astres, peut-être, sur nous. — *Naissance* : *La Critique sociale* : but de la publication exposé par M. Boris Souvarine. — *Memento*.

Commerce publie dans son cahier d'hiver (n° XXVI) une « allocution » prononcée par M. Paul Valéry à l'occasion du cinquantenaire des Concerts Lamoureux. Le poète y exprime sa ferveur pour la musique et la reconnaissance des écri-

vains : « La dette de la littérature à l'égard de Charles Lamoureux est immense ». C'est la vérité même. Plaidant pour l'esthétique qu'il s'est choisie, M. Valéry déclare :

L'éducation musicale du public français, — et particulièrement d'un nombre croissant d'écrivains français, — a contribué, plus que toutes considérations théoriques, à orienter la poésie vers un destin plus pur et à éliminer de ses ouvrages tout ce que la prose peut exactement exprimer. Comme la musique, dans ses débuts, a divisé les impressions de l'ouïe, — rejetant les unes, les *bruits*, qui ont une sorte de signification, mais qui se combinent mal entre eux; recueillant, au contraire, les *sons*, qui ne signifient rien par eux seuls, mais qui se peuvent bien reproduire, et bien combiner, — ainsi la Poésie s'est efforcée, parfois très laborieusement, parfois très dangereusement, — de distinguer (de son mieux) dans le langage, — des expressions dans lesquelles le sens, le rythme, les sonorités de la voix, le mouvement s'accordent et se renforcent, tandis qu'elle s'essayait au contraire à proscrire les expressions dans lesquelles le sens est indépendant de la forme musicale, de toute valeur auditive.

Cette sorte de rééducation de la poésie (considérée dans la période qui va de 1880 à 1900) eut Lamoureux et les concerts Lamoureux pour agents de première importance. Comme Baudelaire eut les concerts Padeloup, Mallarmé et ses suivants eurent les concerts Lamoureux.

Avec la belle émotion de la gratitude, M. Valéry évoque les concerts dominicaux du feu Cirque d'Été. Ils furent un pain spirituel à nos vingt ans. Pour beaucoup d'entre nous, un de nos souvenirs les plus chers est celui de nos retours des Champs-Élysées auprès de Stéphane Mallarmé. Je l'entends encore me dire que la musique lui était un « tremplin ». Elle le projetait vers les hauteurs. Il emportait sa provision de rêve pour toute la semaine. Il construisait d'après la trace laissée en lui par les arabesques sonores. Nous reconduisions souvent Mallarmé jusqu'à la porte de la maison où il habitait, rue de Rome. Après notre enchantement par Beethoven, Wagner, César Franck, sous l'illustre baguette qui dirigeait un orchestre merveilleux, la parole ailée, si claire, de Mallarmé, nous était un nouvel enchantement qui dépendait du premier, le continuait, l'enrichissait encore.

M. Paul Valéry exprime l'atmosphère et le sens de ces fêtes passées, le mieux du monde :

Il y avait, dans cette rotonde du Cirque, deux êtres d'une intolérance totale et presque brutale : l'un, Lamoureux ; l'autre, c'était nous, jeunes gens tassés dans les galeries à deux francs, — fanatiques, et, comme tous les purs, prêts à massacrer les indignes dont la chaise grince ou dont le rhume se déclare.

Mais, sur une banquette du promenoir, assis à l'ombre et à l'abri d'un mur d'hommes debout, un auditeur singulier qui, par une faveur insigne, avait ses entrées au Cirque, Stéphane Mallarmé, subissait avec ravissement, mais avec cette angélique douleur qui naît des rivalités supérieures, l'enchantement de Beethoven ou de Wagner. Il protestait dans ses pensées, il déchiffrait aussi en grand artiste du langage ce que les dieux du son pur énonçaient et proféraient à leur manière. Mallarmé sortait des concerts plein d'une sublime jalousie. Il cherchait désespérément à trouver les moyens de reprendre pour notre art ce que la trop puissante Musique lui avait dérobé de merveilles et d'importance.

§

Mme Jeanne Raunay, qui fut une si belle cantatrice, conte avec une simplicité gentille ses souvenirs sur Degas aux lecteurs de *La Revue de Paris* (15 avril).

Voici le peintre qui assiste à l'enterrement d'un camarade très cher. L'émotion de chagrin cède à une irritation majeure, aux sottises des discours officiels devant la tombe :

Ses voisins l'entendaient maugréer :

— En voilà des mots inutiles... mais non... non, ce n'est pas ce qu'il faut dire... mais non...

La dispersion des assistants ayant été assez rapide, il s'attarda, et il descendait tout seul, quand à la porte du cimetière il rencontra X... — X... est un bel artiste qui, à ce moment-là, croyait encore avec sincérité qu'il méprisait la gloire mondaine ! Et Degas, qui l'a méprisée jusqu'au bout, l'aimait pour cela. Il lui montrait volontiers sa pensée : il avait confiance, et avec lui parlait à cœur ouvert. Les deux artistes cheminaient le long du boulevard... Au bout de quelques minutes, Degas s'arrêta et, rompant le silence, dit à son compagnon :

« — Quand je mourrai, mon petit, c'est vous qui parlerez au bord de ma tombe... et voilà ce que je veux que vous leur disiez... Ce ne sera pas long d'ailleurs, mais tout y sera. Si vous êtes un peu

attristé par la mort du vieil ami, comme je vais vous préparer votre discours, tout vous sera facile... Ah!... Comme je voudrais vous entendre et les voir!... Mais, ce jour-là, je serai sourd et plus aveugle encore qu'aujourd'hui... Vous les regarderez bien à la ronde, et puis vous leur direz donc :

« — Il aimait beaucoup le dessin, moi aussi... »

» Et vous rentrerez chez vous.

D'une lettre de Gauguin à Daniel de Manfred, datée de Papete le 15 août 1898, Mme Jeanne Raunay cite un fragment d'où nous extrayons ce témoignage :

Degas est, *comme talent et comme conduite*, un exemple rare de ce que l'artiste doit être ; lui qui a eu pour collègues et admirateurs tous ceux qui sont au pouvoir : Bonnat, Puvion de Chavannes, etc., Antonin Proust..., et qui n'a jamais voulu rien avoir. De lui on n'a jamais entendu, vu, ni une saleté, une indécatesse, quoi que ce soit de vilain. Art et dignité.

Dans l'Affaire Dreyfus, Degas se rangea contre les partisans de la revision du procès. Le maître-peintre était un *grand bourgeois conservateur*, on le sait. Mme Raunay nous apprend comment il se renseignait et comment il jugeait, en politique. Ce n'était pas son royaume. Il ne commettait pas d'erreurs dans le sien.

Il y a un peintre, et que je ne nommerai pas, écrit Mme Raunay, non que je l'aime extrêmement, mais parce que je trouve tout de même injuste la façon dont l'a défini Degas.

Lui, ne l'aimait pas, ni son art. Et comme il mettait volontiers dans le même tas toutes ses haines et toutes ses rancunes, il proclamait :

— Z..., c'est l'élève de Cabanel et de Dreyfus...

Cabanel, je comprends assez qu'il détestât son art ; mais Dreyfus ? Savez-vous pourquoi il l'a tant haï, au point d'en arriver à se brouiller avec ses meilleurs amis ? C'est que, devenant aveugle et ne lisant plus rien, pas même son journal, Zoé lui lisait tous les jours *Le Petit Journal* et *La Libre Parole* ! Il se fit ainsi une opinion, et profonde... dont rien ne l'a fait se départir.

§

Les curieux de magie trouveront pâture de choix dans le triple numéro (janvier à mars) de *La Rose+Croix*. M. F. Jol-

livet-Castelot (qui a obtenu des attestations certifiant qu'il a fabriqué de l'or) y publie une « Introduction de l'étude positive de la magie ». Elle comprend une définition de chacun des vingt-deux arcanes du Tarot, « Bible de l'hermétisme ». Nous signalons ce travail objectivement.

La même revue, sous ce titre : « L'astrologie scientifique », donne un chapitre d'un ouvrage de M. Georges Lakhovsky, de l'Institut Pasteur, sur « l'action des phases lunaires ». On y trouve cette déclaration :

Différentes expériences de laboratoire que je poursuivis pendant un an à l'Institut Pasteur, sur la stérilisation de l'eau et des liquides, m'ont permis de mettre en évidence que le pouvoir bactéricide des circuits oscillants métalliques dans l'eau distillée, dont je préconise l'utilisation, croît tandis que la surface éclairée et visible de la lune décroît, et réciproquement.

La stérilisation des cultures microbiennes par contact direct des métaux avec l'eau et les liquides, telle que je l'ai démontrée dans une note présentée à l'Académie des Sciences, est donc soumise à variations dans de larges proportions, du fait de l'interférence des rayonnements astraux.

Les nouvelles recherches entreprises depuis cette communication ont montré que l'effet des circuits métalliques dans l'eau distillée varie suivant les phases de la lune et les différentes saisons de l'année.

Voici quelques données expérimentales relatives à la durée de la stérilisation en fonction du quantième et des phases lunaires.

Le 23 avril 1929, pendant la pleine lune, la stérilisation des cultures microbiennes dans l'eau distillée est obtenue au bout de 26 heures.

Le 23 mai 1929, également pendant la pleine lune, elle demande plus de quarante heures.

Le 18 juin de la même année, pendant une période de 4 à 5 jours précédant la pleine lune (survenue le 22 juin), le contact de l'argent avec une culture microbienne dans l'eau distillée, non seulement ne tue pas les microbes, mais paraît faciliter leur reproduction.

Il en est de même les 17, 18 et 21 juillet 1929 (pleine lune le 21 juillet), car le nombre des microbes augmente au contact du circuit en argent.

Les expériences ont été reprises en août et septembre de la même année. Deux séries de recherches ont été poursuivies con-

curremment, l'une avec de l'eau de fontaine en 24 heures pendant la pleine lune, alors que dans l'eau distillée les microbes continuaient à vivre et à pulluler pendant la même phase lunaire.

M. Lakhovsky aboutit à conclure :

L'influence astrale peut également être invoquée à propos des épidémies : grippe, fièvre typhoïde, choléra, etc. Elle rend le microbe plus ou moins virulent suivant les modifications subies par le champ des ondes cosmiques du fait de ses interférences avec les rayonnements des astres qui varient selon la position de la Terre dans le système solaire.

L'usage empirique, immodéré, que l'on fait actuellement des ondes hertziennes — cause possible du désordre des saisons autrefois régulières — ne prépare-t-il pas, tout simplement, la destruction finale de notre espèce, du moins sous sa forme humaine?

§

Naissance :

La Critique sociale (mars) a pour directeur M. Boris Souvarine et pour éditeur M. Marcel Rivière, 31, rue Jacob, Paris, 6°. Cette publication, qui n'indique pas sa périodicité, se propose de traiter de : « Sociologie. Economie politique. Histoire. Philosophie. Droit public. Démographie. Mouvement ouvrier. Lettres et Arts. » Elle a des vues très vastes, on s'en rend compte.

Le premier numéro contient une lettre ouverte de Lénine à M. Boris Souvarine. On y trouvera trace de discussions byzantines entre les fondateurs du bolchévisme, après l'expérience de 1905 et avant celle qui évolue actuellement. Mais cette lettre apporte d'utiles précisions sur l'utilité de la guerre, d'après Wladimir Ilitch.

Sous ce titre : « Perspectives de Travail », M. Boris Souvarine définit le but du nouvel organe. C'est de contribuer au progrès des « sciences sociales » que l'on n'étudie plus. Il signale fort justement « ceux qui font du marxisme sans le savoir » quand ils combattent la doctrine. Pour la défendre et en préconiser l'étude, M. Souvarine s'autorise d'une érudition sûre. Il regrette la pauvreté des « publications socialistes dites théoriques » :

La France, dans cet ordre de choses, écrit-il, présente le plus sombre tableau. La crise de l'intelligence révolutionnaire, socialiste ou communiste, y est à son plus haut point, correspondant au niveau idéologique le plus bas. La presse des deux partis charrie inlassablement de mornes lieux communs. Aucun des grands faits de l'époque, ni le bolchévisme ni le fascisme, ni les visées de l'Amérique ni les inconnues de l'Orient, ni même les réserves de la vieille civilisation européenne, n'ont été sérieusement sondés, étudiés, supputés. Aucune des inquiétudes de la génération montante, celle qui doit façonner le plus proche avenir, n'y trouve son expression. Sur le bolchévisme et le fascisme, ce sont toujours les mêmes récriminations amères invoquant une démocratie abstraite qui n'existe nulle part ou la soumission docile au pouvoir soviétique, dans toutes ses contradictions les moins conformes aux principes impliqués dans les termes; sur l'Amérique, les voies qu'elle ouvre, les solutions qu'elle apporte, c'est l'intolérable dilemme de l'approbation béate ou du dénigrement total; sur l'Orient, indifférentisme ignare des uns, stratégie pédantesque des autres, Charybde et Scylla; quant à l'Europe, son destin semble se jouer pour ceux-là dans des circonscriptions électorales; pour ceux-ci dans les bureaux de Moscou de la dictature du prolétariat.

M. Souvarine dénonce l'« abaissement intellectuel du prolétariat ». Il rappelle la « tenue très élevée des journaux ouvriers français d'avant 1848 », *La Critique sociale* veut éduquer les générations appelées à remplacer celles qu'a « frappées la plus grande tuerie de tous les temps », leur « épargner bien des tâtonnements, faire l'économie de bien des erreurs ».

MÉMENTO. — *Départs* (mars-avril) : Poèmes de MM. P. Reverdy et M. Fontaine. — « T. de Quincey », par Mme Madeleine Laporte. — « Dieu, l'homme et les choses chez R. M. Rilke », par M. E. Dörken.

Latinité (avril) : « Une journée de Pierre le Grand », par le comte Alexis Tolstoï. — M. Ch. Forot chante : « A mon corps ». — M. H. Ghéon écrit sur Bourdelle.

L'Archer (avril) : M. Ch. Cestre : « L'Amérique et la nouvelle morale ». — M. Marcel Coulon : « Les gains de Rimbaud en Arabie et en Abyssinie ». — Les savoureux « Propos de Compagnou ». — De M. Georges Gaudion : « Notes sur l'art de Toulouse-Lautrec ». — Poèmes de Pierre Frayssinet et de M. de Bellomayre.

Revue des Deux Mondes (15 avril) : « Le prince de Bülow et ses mémoires », par M. Jules Cambon, qui remet au point certaines

assertions de l'ancien chancelier. — « Le tragique destin de mon père », par Mlle A. Stolypine qui cite, sans le juger monstrueux, ce mot du tsar Alexandre III : « Quand l'empereur de Russie est à la chasse, l'Europe peut attendre. » Elle conte cet épisode de la Révolution, à propos du yacht impérial, l'*Almaze* :

A son bord, pendant la révolution, devaient être assassinés les officiers de la marine russe. On les recherchait la nuit sur la côte, et on les amenait en canot à vapeur sur l'*Almaze*. Vers le matin, les cadavres en uniforme blanc étaient précipités dans l'eau, avec un poids attaché aux pieds,

Quand les troupes anticomunistes occupèrent Odessa, on fit descendre dans ces parages un scaphandrier. Arrivé au fond de la mer, il aperçut tout un peuple en uniformes blancs. Les officiers debout, en foule compacte, des poids attachés aux pieds, s'avançaient en se balançant vers lui et le fixaient de leurs yeux éteints.

Quelle image ce serait, au cinéma !

La Muse française (10 avril) : Poèmes de Pierre Frayssinet et de MM. A. Droin, A. Fontainas, F. Gregh et S. R. Lefèvre. — « La poésie de Roger Allard », par M. Ph. Chabancix. — « Le sentiment de l'amour chez Mistral et Le Goffic », par M. J. Gausseron.

Les Primaires (avril) : « Le souvenir de Louis Pergaud », où la revue réclame la publication intégrale du « Carnet de guerre » et de la correspondance du maître auteur de « De Goupil à Margot ». — « En pleine nature », par M. Emile Guillaumin. — M. Pierre Robic : « Par ce midi, le petit vieux... », poème.

Revue bleue (4 avril) : « Pierre Magne », par M. Marcel Marion,

La Revue Mondiale (15 avril) : « La dérive des continents », par M. F. Butayand. — « L'Allemagne et l'Europe », par Diodore. — « Israël 1931 », par M. Pierre Paraf.

Notre Temps (5 avril) : M. J. Luchaire : « Pas de temps d'arrêt pour le rapprochement intellectuel ». — « Le théâtre de Jacques Chabannes », par M. P. Faure-Frémiét. — Le début de « Le pèlerinage sentimental », pièce de M. J. Chabannes.

Revue franco-belge (avril) : « La Justice et la Révolution », par M. E. Seillière. — « Janséniste et comédienne », par M. G. Charlier. — Les proscrits de France à Liège sous la Restauration », par M. H. Heuse.

La Revue européenne (avril) : Victor Ségalen : « Quelques musées par le monde ». — M. Maxime Gorki : « Un événement extraordinaire ».

L'Esprit Français (10 avril) : Un magnifique poème de M. Saint-Pol-Roux : « Hosannah ». — Un inédit de Hugues Rebell : « Une âme délivrée ». — « La politique de Mistral », par M. Jean Ajalbert. — « Exotisme », par M. Fernand Divoire.

La Revue hebdomadaire (11 avril) : I. Tourgueniev : « La vie parisienne en 1846 ».

Jazz (avril) : luxueux numéro consacré au « Nudisme », auquel ont collaboré : Mme Rachilde, MM. A. Beucler, J. Delteil, F. Divoire, M. Garçon, Paul Poiret, J. Romain, P. Reboux, A. Salmon.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

ARCHÉOLOGIE

Le Congrès et l'Exposition d'art persan de Londres. — A. U. Pope : *An Introduction to Persian Art since the Seventh Century A. D.*, P. Davies, Londres, 1931. — H. Dehérain : *La Vie de Pierre Rufin, orientaliste et diplomate (1742-1824)*, Geuthner, 1929, 2 vol. gr. 4°. — A. Kammerer : *Pétra et la Nabatène*, Geuthner, 1929; 1 vol. de texte, 1 vol. de planches. — D. Macnaughton : *A Scheme of Babylonian Chronology*, Luzac, Londres, 1930. — D. Tostivint : *Le problème des chronologies antiques. La Babylonie*, Geuthner, 1931. — R. Blanchard : *Asie Occidentale* (t. VIII de : *Géographie Universelle*), A. Colin, 1929. — H. D'Ardenne de Tizac : *La sculpture chinoise (Bibliothèque d'Histoire de l'Art)*, Van Oest, 1931. — G. R. Tabouis : *Nabuchodonosor et le triomphe de Babylone*, Payot, 1931.

Un gros événement dans le domaine de l'archéologie est la tenue en janvier dernier, à Londres, d'un Congrès et d'une exposition d'art persan dans les locaux de l'Académie des Beaux-Arts. Jusqu'ici, l'art persan, apprécié d'un petit nombre de connaisseurs, n'avait été étudié que dans des Congrès et des Expositions d'Art Oriental. Il a eu, cette fois, son autonomie et grâce aux efforts des organisateurs (ne pouvant les citer tous, retenons les noms de Sir Denison Ross pour le Congrès, MM. A. U. Pope et Asthon pour l'exposition), on a pu acquérir une idée nouvelle et plus complète de la civilisation iranienne dont les racines plongent dans le plus lointain passé et qui peut, de proche en proche, remonter jusqu'au quatrième millénaire avant notre ère. Le Congrès en faisant le bilan de nos connaissances a montré tout ce qu'il reste d'inconnu dans les étapes de cette brillante civilisation, et l'Exposition, en réunissant tant d'objets épars dans les musées et les collections, (sculptures, céramiques, bronzes, miniatures, tissus et tapis) a donné la plus belle idée de la richesse et de la personnalité de l'art persan. Cette manifestation n'est pas restée isolée. La légation de Perse à Paris sous l'énergique impulsion du fin lettré et artiste qu'est S. E. Hussein Khan Alâ, ministre de Perse, avait organisé le 20 mars dernier, à la Sorbonne, une soirée persane où l'on put entendre des chants et de la musique de Perse, mais aussi une remarquable conférence de Mr. Mohsen Moghadam, membre de la Légation ; le conférencier, dans le français le plus pur, fit un parallèle